

## À PROPOS DE QUELQUES DÉCOUVERTES CHRÉTIENNES EN DACIE

L'étude du professeur C. Daicoviciu<sup>1)</sup> parue en 1936, projetait une lumière nouvelle sur le problème du christianisme en Dacie. Ayant soumis tous les documents épigraphiques et archéologiques considérés comme chrétiens appartenant à l'époque romaine en Dacie, à un sérieux examen critique, l'auteur démontrait qu'aucun d'eux, pas même la fameuse inscription au prétendu monogramme chrétien de Napoca (C. I. L. III, 866) n'était chrétien.

Toutefois, le savant roumain, d'accord en cela avec V. Pârvan<sup>2)</sup> n'excluait pas en principe, la possibilité de l'existence, non prouvée jusqu'à présent, de quelques chrétiens isolés en Dacie avant Aurélien<sup>3)</sup>, tout en étant d'avis que la diffusion du christianisme au Nord du Danube et la conversion effective de la population daco-romaine de notre territoire, eut lieu à peine au IV<sup>e</sup> siècle, pendant et après le règne de Constantin le Grand.

A l'appui de sa théorie, C. Daicoviciu, outre les justes considérations d'ordre historique, et les références données par les monu-

ments chrétiens tant de la Dobroudja voisine que de la Dacie méridionale, rappelait que l'on ne pouvait citer, en 1936, que deux monuments funéraires romains : l'un à Napoca, l'autre probablement de Ampelum, sur lesquels au IV<sup>e</sup> siècle un emblème chrétien avait été ajouté.

Cette étude souleva un vif intérêt parmi nos chercheurs de différentes spécialités. Tous les documents concernant la diffusion du christianisme en Dacie furent remis en question, un matériel épigraphique et archéologique nouveau, sortant des archives et des musées, fut mis en évidence. D'excellents résultats prouvèrent le bien fondé de la thèse soutenue, il y a dix ans, par le professeur C. Daicoviciu.

Le matériel archéologique chrétien ou prétendu tel en Dacie, postérieur à Aurélien, augmenta considérablement à la suite de ces recherches savamment conduites.

Il faut rappeler en premier lieu l'heureuse initiative de K. Horedt qui remit en question le *rotum* chrétien de Biertan (près de

<sup>1)</sup> Existe-t-il des monuments chrétiens dans la Dacie Trajane du II—III<sup>e</sup> siècle? (en roumain avec un résumé allemand) dans *Anuarul Institutului de studii clasice*, II, 1933—1935 (1936), p. 192—208.

<sup>2)</sup> « C'est une nécessité logique et historique qu'il a dû exister des chrétiens dans la Dacie de Trajan, avant l'année 270 aussi », affirme V. Pârvan dans son étude *Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain* (en roumain) de 1911, p. 74. Le regretté savant croyait pouvoir apporter pour soutenir cette « nécessité logico-historique » une preuve épigraphique (CIL, III, 866) qui s'est avérée

n'être pas chrétienne. Même avec cette preuve il concède toutefois (p. 197) qu'en Dacie Trajane « nous ne pouvons pas parler d'une généralisation de la foi chrétienne qu'après Constantin le Grand ».

<sup>3)</sup> Du même avis, et avant V. Pârvan, était L. Duchesne quand dans son *Histoire ancienne de l'Eglise*, II, Paris 1910, p. 567, se référant aux régions d'au delà du Rhin et d'au delà du Danube, la Germanie et la Dacie, il affirme qu'« il est possible que le christianisme s'y fut déjà implanté en quelques endroits; mais de cela n'avons ni indice ni témoignage ».

Mediaș, en Transylvanie) (fig. 1). Celui-ci constitue, mieux que toute interprétation, la preuve la plus éloquente de l'existence du christianisme chez les Daco-Romains du IV<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>.



Fig. 1. Le donarium de Biertan.

<sup>1)</sup> K. Horedt, *Eine lateinische Inschrift des 4. Jahrhunderts aus Siebenbürgen* dans *Anuarul Institutului de studii clasice*, IV, 1941—1943, p. 10—16, pl. I. (l'extrait a paru en 1942). La découverte eut lieu vers 1775 et se composait d'un disque avec le monogramme du Christ, auquel était suspendue une « *tabula ansata* » avec une inscription: tous deux entrèrent au musée Brukenthal de Sibiu ainsi que deux vases qui ne furent pas conservés. L'inscription est reproduite dans *C.I.L.*, III sous le no. 1617 sans désignation de lieu de découverte et sans mention du disque avec monogramme. Toutefois, inscription et monogramme avaient été publiés auparavant par De Rossi dans *Bulletino di arch. cristiana*, 1871, p. 66, pl. VI, 1. d'après un manuscrit de la bibliothèque Vaticane. Le lieu de découverte est indiqué par confusion « *ad Mediam* » c'est-à-dire Mehadia (dans le Banat) au lieu de Mediaș.

D'autres objets ou monuments chrétiens inédits jusqu'alors, furent publiés récemment par trois archéologues de Bucarest, Cluj et Sibiu: B. Mitrea, J. Novák et K. Horedt.

Ces découvertes font l'objet de l'étude qui suit; nous les discuterons successivement et incidemment rappellerons quelques autres découvertes chrétiennes faites en Dacie ou dans les territoires avoisinants.

\* \* \*

Après De Rossi, E. Diehl, *I. L. C. V.*, I, 1920 reproduisit inscription et monogramme. Plus récemment ce donarium fut mentionné par H. Leclercq dans *Dict. d'arch. chrétienne et de liturgie*, IV, c. 1454, fig. 3863 et VI, c. 7, spécifiant que les objets se trouvent au musée Brukenthal, et comme lieu de découverte « Mehadia en Transylvanie ». Puis encore par L. Nagy dans *Pannonia sacra*, du volume *Szent Istvánkirály Emlékkönyve*, Budapest 1938, p. 142. Malgré tout cela, cette importante découverte reste inutilisée pour l'histoire du christianisme daco-romain. K. Horedt, renseignant sur l'époque, le lieu et les circonstances de la découverte ne donne aucune interprétation qui puisse demeurer définitive, tout en mettant en évidence l'importance toute particulière que représente en Dacie une semblable inscription du IV<sup>e</sup> siècle. En réalité, cette découverte réveilla un vif intérêt et de nouvelles discussions. I. Barnea, publia aussitôt après dans *Revista Istoriă Română*, XII, 1943, p. 32 sqq., fig. 3 la lettre de 1780 du Nonce du Pape à Vienne, en même temps que le dessin du monogramme conservé dans le manuscrit de la bibliothèque Vaticane qu'avait connu aussi De Rossi. Indépendamment de I. Barnea, de sérieuses analogies furent relevées, au sujet de ce donarium par A. Alföldi, dans son article *Eine lateinische christliche Inschrift aus Siebenbürgen* dans *Arch. Ért.* 1942, p. 252—258, pl. XI.—XII. Mais l'importance exceptionnelle de cette découverte pour les origines du christianisme daco-romain et pour le problème de la continuité romaine en Dacie fut mise en évidence tout particulièrement par C. Daicoviciu, *Une sensationnelle découverte archéologique en Transylvanie* (en roumain) dans la revue *Transilvania* de Sibiu, t. 72, 1942 (extrait) et dans *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest 1945, p. 254 sqq.

1. *B. Mitrea* présente une lampe de terre — cuite, du musée Brukenthal de Sibiu<sup>1)</sup> (Fig. 2).

Le caractère chrétien de cette lampe, provenant très probablement de Apulum, est indiscutable. La croix du disque, ornée en losanges, est un symbole fréquent sur les lampes chrétiennes dès le début du IV<sup>e</sup> siècle; la forme allongée, en poire, le bec long, le canal creusé en prolongation du disque sont la caractéristique des lampes de cette époque<sup>2)</sup>. Il est donc tout naturel que ce soit cette forme qui ait prédominé dans les lampes chrétiennes ornées sur le disque de figurations et de symboles chrétiens les plus variés<sup>3)</sup>.

La lampe de Apulum porte une croix *immissa* ou latine. Le plus grand nombre des lampes s'ornant d'une croix, le plus souvent latine, quelque fois *quadrata* ou grecque, ce qui à cette époque n'assumait pas une valeur instinctive, viennent de Carthage et plus spécialement d'Afrique du Nord<sup>4)</sup>; c'est



Fig. 2. — Lampe de Apulum.

<sup>1)</sup> Une lampe chrétienne découverte en Transylvanie dans Dacia IX—X, 1943—1944 (1945). p. 507—511. L'objet est mentionné et reproduit par K. Horedt aussi, dans *Anuarul Inst. de studii clasice*, IV, p. 166, note 21 et dans *Vorgeschichtliche und römische Abteilung des Baron Brukenthalischen Museums*, extrait de *Mitteilungen aus dem B. Brukenthalischen Museum*, IX—X, 1944, p. 11, pl. [VI].

<sup>2)</sup> O. Broneer, *Corinth*, IV, 2: *Terracotta Lamps*, 1930, p. 119 (m'est inaccessible), cf. D. Iványi, *Die Pannonischen Lampen*, Budapest 1935 (*Diss. Pann.*, II, 2), p. 14 sq., pl. XXXIX—XL et Hug dans *R—E.*, XIII, c. 1612, s. v. *Lucerna*.

<sup>3)</sup> Hug, l. c.: «Diese Lampe, die im 4 Jhdt. die beliebte Form der christlichen Lampe wird...» Cf. D. Iványi, l. c.: «ein Teil des Bildschmuckes gehört in den Kreis der christlichen Symbolik». Il eût suffi, peut-être à ce sujet d'un simple renvoi à l'article *Lampes* du *Dictionnaire d'arch. chrétienne et de liturgie* de H. Leclercq et tout spécialement aux figures qui l'illustrent. La conviction que cette forme de lampe est par excellence la forme de la lampe chrétienne, est tellement forte qu'elle jette un doute sur le caractère chrétien de certaines lampes

d'un autre type, comme par exemple: fig. 6561/1/, 6583 19/, 6631/1/, 6648 21/, 6649 20/, 6657/7/.

<sup>4)</sup> Voir *Dictionnaire*, VIII, 1, c. 1090 sq., no. 7, fig. 6566 (3), no. 6, fig. 6565 (5), c. 1117, no. 70—71, fig. 6612—13 (2—3) et c. 1152 sqq., nos 822—922 et 926—943. Des lampes similaires du Musée Alouf près de Tunis mentionne aussi G. Stuhlfauth dans *Bemerkungen von einer christlich-arch. Studienreise* dans *Röm. Mitt.*, XIII, 1898, p. 285 et 288, pl. IX—X (pl. IX, 2-e rang à droite, 4-e rang gauche et droite, pl. X, 3-me rang droite).

<sup>5)</sup> H. Leclercq dans *Dictionnaire*, VIII, 1, c. 1155, nos. 923—925 cité d'après O. Wulff, *Altchristliche und mittelalterliche byzantinische und italienische Bildwerke*, 1910, p. 245, no. 1231, pl. LIX et p. 247, nos. 1242—3, pl. LX, une lampe avec croix de Smyrne du V<sup>e</sup> siècle et deux autres lampes de l'ancien Musée Impérial de Berlin de provenance inconnue, du IV—V<sup>e</sup> siècle. Une lampe avec croix provenant de Nea Anchialos en Grèce citée par B. Mitrea (p. 509, note 6) d'après la revue *Praktika*, 1937, p. 57 avec fig. 6. Le matériel étant rare, dispersé et très difficile à rechercher, il existe certes ailleurs aussi d'autres lampes semblables, il est en tous cas certain que Carthage est un centre

Les lampes piriformes, chrétiennes ou païennes, apparaissent en grand nombre notamment dans la partie occidentale de l'Empire, en Afrique du Nord, à Rome, en Italie d'où elles se répandent dans d'autres provinces <sup>1)</sup>, sans excepter la Grèce <sup>2)</sup>; mais elles portent le type caractéristique des provinces occidentales de langue latine de l'empire aussi bien, évidemment, que de l'Italie et de l'Afrique du Nord.

Toutefois, la préférence reste, en Grèce, à l'époque chrétienne, à la forme ronde, au bec arrondi <sup>3)</sup>. Les lampes des provinces orientales, de Syrie comme d'Égypte ont, au IV-e—V-e siècle, une autre forme, elles sont ovales, le sommet est pointu ou en forme de poulpe <sup>4)</sup>.

Les décors chrétiens des lampes piriformes d'Italie et des provinces occidentales sont variés. Placés sur le disque, beaucoup consistent, — et l'origine de ceux-là est indiscutable —, dans le chrisme et le monogramme chrétien dans leurs variantes <sup>5)</sup>.

Ces lampes sont assez nombreuses dans la province voisine de Pannonie. La plupart sont païennes, quelques-unes, sans conteste, chrétiennes, car elles portent le monogramme du Christ en relief sur le disque <sup>6)</sup> à la place où l'exemplaire de Apulum porte une croix latine.

En ce qui concerne le type, la lampe de Apulum se rapproche beaucoup des lampes de Pannonie, même le décor formé de cercles garnissant la bordure du disque se ren-

contre sur certaines lampes pannoniennes <sup>7)</sup>. Un ornement à peu près semblable (des feuilles remplacent les cercles), se déroule sur la bordure des lampes chrétiennes de Aquincum <sup>8)</sup>.

Les lampes de Pannonie offrant ce type, à part les exemplaires plus rudimentaires de fabrication locale, sont, en général, considérées comme importées d'Italie <sup>9)</sup>; la lampe chrétienne de Apulum doit donc être, elle aussi, d'origine italique.

J'ai montré, cependant, que l'ornement du disque, croix latine ornée de cercles ou de losanges, se rencontre surtout sur les lampes d'Afrique du Nord, mais il est difficile de préciser si la lampe qui nous occupe sort d'un atelier africain ou de quelques atelier d'Italie. De toutes façons, il est à supposer qu'elle parvint en Dacie par les voies connues qui reliaient notre province aux importants centres industriels et commerciaux de l'Italie du Nord, ou par l'Illyrie et la Dalmatie, à l'Italie centrale et de Sud.

Etant donné les analogies trouvées en Pannonie, il est pourtant préférable de songer à la voie fluviale, qui de Dacie, par le Danube et la Sava conduit en Pannonie méridionale et de là, par les chemins habituels vers Aquilée et d'autres centres de l'Italie du Nord.

Dater la lampe de Apulum n'offre pas grande difficulté. Le type de cette lampe indifféremment de son caractère chrétien ou païen, naît et se répand abondamment au IV-e siècle,

très important de fabrication des lampes de ce genre d'où elles se sont répandues en Italie et dans diverses provinces.

<sup>1)</sup> Cf. Hug, *R-E*, XIII, 1599 sq. et 1612.

<sup>2)</sup> Chez Broneer, *o. c.*, elles forment le type XXXI. Cf. Hug, *l. c.*

<sup>3)</sup> Hug, *c.* 1612.

<sup>4)</sup> Leclercq, *art. cit.*, *c.* 1104 sqq., fig. 6588—6611, cf. Kaufmann, *Handbuch der christlichen Archaeologie*, p. 582 et Hug, *c.* 1613.

<sup>5)</sup> Voir surtout Leclercq dans *Dictionnaire*, VIII,

*l. c.* 1145 sqq.

<sup>6)</sup> D. Iványi, pl. XL, 3. 7—9 (cf. 4—6) et pl. XLVI, 13. Trois autres lampes chrétiennes avec monogramme sont inscrites dans le catalogue descriptif. p. 106 sq, nos 991—993. Voir aussi L. Nagy, *Pannonia sacra*, p. 66, fig. 31, p. 85, fig. 51—52 et p. 107, fig. 69.

<sup>7)</sup> D. Iványi, pl. XL, 6 et pl. XLVI, 13.

<sup>8)</sup> L. Nagy, *Die altchristliche cella trichora der Raktárgasse in Obuda (Altöfen)*, 1931, p. 24, fig. 16 a. D. Iványi, pl. XL, 3.

<sup>9)</sup> D. Iványi, p. 15.

mais il et se maintient aussi durant le V-e siècle, même en Pannonie <sup>1)</sup>).

Il n'y a aucune raison pour que la croix simple, telle qu'elle est figurée sur la lampe de Apulum, ne date pas du IV-e siècle.

Il ressort des plus récentes recherches que si le signe de la croix apparaît d'abord dans les provinces orientales dès le II-e siècle, il est connu et utilisé aussi dans les provinces occidentales de l'Empire au plus tard vers le milieu du IV-e siècle <sup>2)</sup>.

Les lampes de Carthage ne nous donnent aucune indication plus précise en ce qui concerne leur date de fabrication, il apparaît néanmoins que celles ornées d'une croix sur le disque se fabriquèrent en masse pendant tout le IV-e siècle.

Les événements historiques de Dacie nous portent à dater, avec B. Mitrea, la lampe de Apulum du IV-e siècle, plutôt que d'une époque plus tardive.

C'est en réalité au IV-e siècle que le christianisme se répand de façon certaine en Dacie et c'est au début de ce siècle que les deux monuments romains de Napoca et de Ampelum, primitivement païens, sont « christianisés » par l'adjonction en gravure de la croix ou des lettres symboliques A-Ω <sup>3)</sup>).

C'est encore au IV-e siècle qu'appartiennent le *votum* avec l'inscription de Zénovius, de Biertan et de nombreux monuments chrétiens de la partie méridionale de la Dacie, où la domination romaine s'étend à nouveau avec Constantin-le-Grand sur une portion de terre, le long de la rive gauche du Danube.

La découverte de Biertan offre un type en liaison nettement affirmée avec l'Occident. Des similitudes se rencontrent également en Pannonie comme le démontre A. Alföldi <sup>4)</sup>.

C'est donc sur la base des plus authentiques et des plus certains d'entre les monuments chrétiens du IV-e siècle que nous pouvons affirmer que c'est sous sa forme occidentale, venant d'Italie et d'Illyrie, que le christianisme s'introduit et se répand en Dacie.

L'orientation économique et commerciale, avec ses conséquences d'ordre spirituel et culturel, de la Dacie vers l'Illyrie et plus loin, vers l'Italie du Nord est, pour le IV-e siècle, confirmée par d'autres découvertes païennes <sup>5)</sup>.

En règle générale, c'est durant tout le IV-e siècle, jusqu'à la venue des Huns et de leurs grandes invasions qui déferlent sur tout l'Empire romain, d'abord vers le Sud-Est puis vers l'Ouest, que la Dacie et notam-

<sup>1)</sup> D. Iványi, p. 15, Broneer, p. 119. Hug, c. 1112 et B. Mitrea, p. 500 sqq.

<sup>2)</sup> M. Sulzberger dans *Byzantion*, II, 1925, p. 447. I. Barnea dans *Revista Ist. Rom.*, XIII, 1943, p. 34 sqq., où il cite également l'opinion du prêtre J. Kotsionis. H. Leclercq, s. v. *Croix et crucifix* dans le *Dictionnaire*, III, cf. C. Daicoviciu dans *Anuarul Inst. st. cl. II*, p. 197 et B. Mitrea, p. 509 et note 7.

<sup>3)</sup> C. Daicoviciu dans *Anuarul Inst. st. cl. II*, p. 204 et suiv.

<sup>4)</sup> *Eine lateinische christ. Inschrift aus Siebenbürgen*, avec une bibliographie. Voir aussi I. Barnea, o. c., p. 33. D'autre part K. Horedt a saisi lui aussi dans un *Nachtrag* (*Anuar*, p. 16) la ressemblance entre le disque à monogramme de Biertan et celui de Bonyhád de Pannonie, cf. idem dans *Mittheilungen aus dem Baron Brukenthalischen Museum* XI, 1946, p. 14 et C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p.

255 sq. note I.

<sup>5)</sup> D'origine occidentale sont par exemple les garnitures de ceinture travaillées d'incisions en raies (Kerbschnitttechnik) connues en Dacia par Gherla, Dierna, Drobeta et Sucidava: Hampel, *Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, II, p. 54 sq. et III, pl. 46, J. Werner dans *Oesterr. Hefte* 26, 1930, p. 59—60 et note 3, D. Tudor, *Spätrömische Gürtelbeschläge aus Südruänien dans Dacia*, IX—X, p. 513—519 et un de mes rapports qui paraîtra dans *Revista ist. rom.* De même les barres d'or du trésor de Crasna dép. de Treiscaune, proviennent, d'après l'estampille dont elles sont marquées de la monnayerie de Sirmium. Fr. Kenner dans *Num. Zschrift* 1898, 19 sqq. A.E.M. 1888, p. 1 sqq. Th. Mommsen dans *Ztschr. f. Num.* 1888, p. 351 sqq. E. Babelon dans *Revue Num.* 1889, 143 sqq. *CIL*, III, 8080.

ment la Transylvanie et le Banat s'orientent, au point de vue économique et culturel, vers l'Illyrie, et dont l'annexe en dehors des frontières de l'Empire, se place à la même époque.

Cette orientation, naturelle et ancienne, elle existait déjà à l'époque préhistorique, se maintient prépondérante à l'époque romaine, en dépit des colons, des militaires, des divinités même, venus d'Orient. La solidarité avec les provinces Illyriques s'affirme encore de plus, peu avant la perte de la province de Trajan, par l'émission de monnaies impériales portant « *Dacia Felix* » simultanément avec celles portant la légende *G nius Illuri(ci)* et *Pannoniae*<sup>1)</sup>.

Il semble que nous assistions ici, précisément dans l'ultime phase de l'existence de la Dacie Romaine, à une renaissance de l'esprit « dace » en étroite connexion avec le rôle politique et militaire assumé à cette époque par l'Illyrie.

L'abandon de la Dacie au temps d'Aurélien amena une interruption, interruption qui toutefois ne fut pas complète semble-t-il, des relations avec les régions du Sud du Danube. Cependant, l'activité politique jointe aux actions militaires entreprises au Danube par Constantin-le-Grand, relevèrent en par-

tie la situation. Cet empereur établit des têtes de pont sur la rive gauche du Danube et par l'alliance conclue avec les Goths, ramena pour une bonne période la paix et la tranquillité dans ces régions.

Des garnisons romaines traversent à nouveau le fleuve et s'établissent en différents points, tant en Munténie et en Olténie qu'au Banat, où la domination romaine effective peut être constatée non seulement à Dierna (Orșova) et en d'autres points des rives du Danube, mais encore dans l'intérieur du pays. (Les fouilles entreprises par moi au camp de Méhadia ont démontré de façon incontestable l'occupation, par une garnison romaine contemporaine de Constantin-le-Grand, de ce point fortifié du Banat). Ces circonstances permirent de renouer les rapports économiques avec le Sud romain. Les monnaies de l'Empire pénétrèrent à nouveau dans l'ancien territoire dace et avec elles une quantité d'objets de toutes sortes<sup>2)</sup>.

Aux produits venant d'Illyrie et d'Italie se joignent des courants spirituels. La religion nouvelle pénétre et se répand au Nord du Danube en même temps que les objets chrétiens<sup>3)</sup>. Il existait certes avant le IV-e

<sup>1)</sup> A. Alföldi, *Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie* (en hongrois) Budapest 1930, p. 45 sqq. (extrait de *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1929—1930).

<sup>2)</sup> Pour tout ceci voir: A. Alföldi, *Die Donaubrücke Constantins des Grossen und verwandte Darstellungen auf spätrömischen Münzen* dans *Zeitschr. f. Num.* 36, 1926, p. 121 sqq. C. C. Diclescu, *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und Rumänien*, Leipzig 1923, 19 sqq. A. Alföldi, *Le mouvement des Goths*, p. 51 sqq. D. Tudor, *Le pont de Constantin le Grand sur le Danube dans Arhivele Olteniei*, XIII, 1934, p. 107—124, idem, *Ein Konstaninischer Meilenstein aus Dazien dans Serta Hoffjilleriana*, Zagreb 1940, p. 241—247, idem, *Oltenia romană*, Bucarest, 1942, p. 292 sqq., idem, *Constantin le Grand et la réoccupation de la Dacie Trajane* (en roumain) dans la *Revista Ist. Rom.*, XI—XII, 1941—1942, p. 134 sqq., C. Patsch, *Banater Sarmaten dans Sitzungsberichte der Wiener Akad. de Wissenschaften*, phil. hist. Klasse, 1925, p. 181 sqq., C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 219 sqq., idem,

*Le problème de la continuité* (extrait de la *Revue de Transylvanie*, VI) Bucarest 1940, p. 62. M. Macrea, *Les monnaies et l'abandon de la Dacie* (en roumain avec un résumé en allemand) dans *Anuarul Inst. st. cl.* III, 1936—1940, p. 295 sqq.

<sup>3)</sup> Au sujet du christianisme daco-romain voir spécialement: V. Pârvan, *Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain*, Bucarest 1911 (en roumain). C. Daicoviciu, *Existe-t-il des monuments chrétiens?* Idem, *Le problème de la continuité*, chapitre IV: *Le christianisme et le particularisme païen dace*, p. 36 sqq. Voir aussi A. Velcu, *Contributions à l'étude du christianisme daco-romain, s. I—IV* (en roumain), Bucarest 1934. Pour les sources littéraires voir récemment A. Iordănescu, *Observations sur les origines du christianisme daco-romain*. (en roumain) dans *Revista clasică*, XI—XII, 1939—1940, p. 193—204 et D. M. Pippidi, *Intorno alle fonti letterarie del cristianesimo daco-romeno* dans la *Revue hist. du Sud-Est Européen*, XX, 1943, p. 166—181.

siècle en Illyrie des éléments chrétiens isolés, orientaux pour la plupart<sup>1)</sup>, mais ce n'est qu'au commencement de siècle que le

christianisme se généralise ici lorsque Constantin-le-Grand l'aura proclamé « religion officielle »<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> J'ai insisté spécialement sur l'origine et les analogies occidentales de la lampe chrétienne de Apulum et du votum de Biertan. On pourrait ajouter maintenant à la même catégorie d'objets la très discutée *gemme de Potaissa* (Turda). Elle appartenait jadis à la collection du comte J. Kemény de Turda, étant décrite d'abord par J. F. Neigebaur, dans son ouvrage *Dacia. Aus den Überresten des kl. Altertums*, Kronnstadt (Braşov) 1851, p. 217, no. 230.

Après une période où l'on doutait de son caractère chrétien et surtout de son authenticité (voir C. Dai coviciu, *Existe-t-il des monuments chrétiens?*, p. 194, *Le problème de la continuité*, p. 36, note 2 et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 256), des recherches minutieuses, conduites par B. Mitrea (*Une gemme chrétienne de Turda*, en roumain avec résumé français, dans *Rev. ist. rom.*, XVI, 1946, p. 51--62) semblent nous convaincre qu'en effet cette intaille ait été trouvée à Turda ou quelque part dans le voisinage. Le dessin, reproduit par B. Mitrea, *o. c.*, p. 57, en est conservé dans un manuscrit de Kemény de la Bibliothèque universitaire de Cluj. Son caractère chrétien et son importance pour les débuts du christianisme en Dacie ont été reconnus aussi par K. Horedt (*Mitteilungen aus dem Baron Bruckenthalischen Museum*, XI, 1946, p. 13 sq.) qui attribue l'intaille au IV<sup>e</sup> siècle après J. Chr. On n'en connaît pas l'original qui, depuis bien des années n'est plus dans la collection du comte Kemény de Turda. On suppose qu'il ait disparu au cours des événements de 1848-1849 (B. Mitrea, *o. c.*, p. 57). Mais L. Nagy, dans *Pannonia sacra*, p. 90, note 5, cite une gemme du Musée National de Budapest qu'il affirme provenir d'un endroit inconnu de Dacie et qui, d'après la description très sommaire qu'on en fait, ressemblerait fort avec l'intaille de Turda.

K. Horedt, *o. c.*, p. 13, croit même que c'est l'original de la gemme de Turda, ce que pour le moment n'est pas trop sûr. Si ce sera possible, je reviendrai au plus tôt possible sur cette gemme.

Ce que nous intéresse pour le moment, relativement à la question du commencement du christianisme en Dacie, c'est l'origine occidentale de la gemme de Turda, qui date, dit-on, du IV<sup>e</sup> siècle (ainsi K. Horedt, *l. c.* et B. Mitrea, *o. c.*, p. 61). Les motifs qu'elle représente sont: le Bon Pasteur, l'arbre à l'oiseau sur la branche et le mythe de Jonas, tombé du navire et avalé par un monstre marin, accompagnés de l'inscription IXOYC. Séparés, ces motifs se rencontrent

souvent (ou les trouvent très rarement réunis dans une seule composition) sur des monuments chrétiens de Rome et d'Italie, à partir du II<sup>e</sup> siècle. Leur signification comme symbols chrétiens est claire.

C'est surtout l'image du Bon Pasteur qui trouve son début dans la peinture des catacombes de Rome, d'où elle passe ensuite sur les monuments en pierre, dans l'art statuaire et comme motif ornamental sur du stuc, des gravures, des lampes, des gemmes et sur des objets de toute sorte. L'arbre à l'oiseau est un simple accessoire (voir l'article (Bon) Pasteur dans *Dictionnaire d'arch. chrét. et de liturgie*, XIII, c. 2272 sqq.). De même la scène du mythe de Jonas, on la trouve d'abord toujours dans la peinture des catacombes de Rome (O. Mitius, *Jonas auf den Denkmälern des christlichen Altertums* dans *Archäologische Studien zum christlichen Altertum u. Mittelalter*, IV, 1897, cité par B. Mitrea).

Des scènes représentant le Bon Pasteur, l'agneau sur l'épaule, dans une attitude pareille à celle de l'intaille de Turda, se rencontrent souvent sur les gemmes ou sur d'autres petits objets, trouvés et probablement fabriqués à Rome: *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, XIII, c. 2385, fig. 9952 (collection *Campo Santo* de Rome), VI, c. 821, fig. 4959 (de Rome, au musée du Vatican), c. 835, fig. 5036 (de Rome). D'ailleurs il semble qu'une bonne partie des gemmes chrétiennes qui se trouvent dans les grandes musées d'Europe sont sorties justement des catacombes: L. Le Blant cité par H. Leclercq., *Dict. d'arch. chrét.*, VI, c. 796, note 2.

Enfin, le motif du Bon Pasteur, tel que nous le voyons figuré sur l'intaille de Turda, se trouve presque identique sur une gemme de *Carnuntum*: L. Nagy, *Pannonia sacra*, p. 99 et fig. 62. Ici le mythe de Jonas manque, mais le reste présente une ressemblance frappante avec l'intaille de Turda (la seule différence serait qu'aux pieds du Bon Pasteur il y a deux agneaux au lieu d'un seul).

Donc, ainsi que dans le cas de la lampe de Apulum et celui du votum de Biertan, les analogies plaident pour l'origine italique, en tout cas occidentale, de la gemme de Turda.

<sup>2)</sup> V. Pârvan, *Contributions*, p. 8 sqq. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris 1918. Pour la Pannonie, T. Nagy, *Die Geschichte des Christentums in Pannonien bis zu dem Zusammenbruch des römischen Grenzschutzes*

Par conséquent, la propagation du christianisme en Dacie avant Aurélien ne peut être considérée comme une nécessité « logico-historique » comme l'avance V. Pârvan; tout au plus pouvons nous supposer, avec C. Daicoviciu<sup>1)</sup>, qu'il y avait ici des chrétiens isolés venus d'Orient qui, loin de s'être convertis à la religion nouvelle sur notre territoire, l'avaient, au contraire, apportée avec eux.

C'est ainsi donc que le développement économique et spirituel de la Dacie, sous la dépendance de l'Illyrie et d'e l'Italie, amène l'évangélisation des populations daco-romaines à la suite de la propagation du christianisme dans tout l'Illyricum au IV-e siècle.

Celui-ci s'étend en Illyrie grâce aux étroites « relations existant avec le monde romano-chrétien d'Occident et à tel point, que nous pouvons parler d'une *parfaite continuité cul-*

*tuelle et religieuse* entre l'Italie et les provinces du Danube »<sup>2)</sup>.

Comme nous l'avons vu pour la Pannonie et pour la Dacie<sup>3)</sup>, c'est simultanément avec l'importation de produits d'origines nord-italique que l'influence spirituelle, émanant des centres religieux plus importants du Nord de l'Italie, propage le christianisme victorieux dans l'Illyrie entière, et même au delà du Danube chez les populations d'outre les frontières de l'Empire. Ravenne et Aquilée jouèrent, à cet égard, un rôle prépondérant<sup>4)</sup>.

Le christianisme daco-romain de forme latine qui se développe au IV-e siècle sous l'influence des évêchés des rives du Danube, comme l'affirme C. Daicoviciu<sup>5)</sup>, de l'Illyrie en général, comme le soutient V. Pârvan<sup>6)</sup>, des liaisons directes avec l'Italie du Nord et bon nombre d'analogies matérielles avec la

(en hongrois) Budapest 1939 (Diss. Pann. II, 12). Pour les monuments chrétiens voir l'étude de Em. Condurachi, *Monumenti cristiani nell'Ilirico* dans *Ephemeris Dacoromana*, IX, 1940, p. 1—118 et pour ceux de Pannonie l'étude citée de L. Nagy, *Pannonia sacra*.

<sup>1)</sup> Existe-t-il des monuments chrétiens? p. 203 sq et Le problème de la continuité, p. 36.

<sup>2)</sup> V. Pârvan, *Contributions*, p. 195 sqq. Les mêmes conclusions ressortent de l'excellent ouvrage de J. Zeiller.

<sup>3)</sup> Les produits italiques d'un caractère chrétien ont pu, bien entendu, pénétrer plus profondément vers l'Orient, où existait aussi une population parlant latin. Je note ici qu'une lampe d'une ornementation riche et unique (?) a été publiée par J. D. Ștefănescu dans *Byzantion* VI, 1931, p. 571—574 et pl. 23. Cette lampe appartient au même type piriforme. Elle se trouve dans la collection du prêtre Ursăcescu de Curteni (dep. de Fălciu, Moldavie Inférieure) et aurait été découverte en 1906 dans un sarcophage romain à Tomis (information qui n'a pas été vérifiée). Sur le disque Jésus est représenté debout, barbe et cheveux longs, vêtu d'une toge longue, les bras étendus en un geste de bénédiction. Tout autour l'inscription PACEM MEAM DO VOBIS. Sur le pourtour, les bustes des 12 apôtres et au dessus de la tête de Jésus, une forme féminine debout, qui ne se distingue pas bien. L'éditeur de la lampe, qui ne doute pas de son authenticité, la date du IV-e siècle et pense que son ico-

nographie la lie à l'Orient. Si elle est authentique et si vraiment elle fut trouvée à Tomis, son inscription latine indique plutôt une origine occidentale, italique que orientale. Le sujet, présenté sous cette forme, est, semble-t-il, inconnu sur les lampes romaines. Toutefois sur de nombreuses lampes du IV-e—V-e siècle, Jésus est représenté soit debout, soit assis, personnifiant le Bon Pasteur ou « le vainqueur du dragon infernal »: H. Leclercq dans *Dictionnaire*, VIII, 1 c. 1167 et suiv. De même les bustes des 12 apôtres sont connus sur d'autres lampes et H. Leclercq suppose que le motif s'inspire d'un sujet favori au IV-e s., Jésus enseignant les apôtres, représenté sur les fresques, sarcophages et mosaïques: *Dictionnaire*, VIII, 1 c., 1172—1175. Cette représentation se rencontre également sur une lampe de Brigetio: L. Nagy, *Pannonia sacra*, p. 85 sq. fig. 51 et D. Iványi, pl. XI. 9.

Il se trouve encore dans la collection de ce prêtre une lampe de même type portant sur le disque un monogramme constantinien et sur les deux segments de la bordure deux rameaux d'olivier: J. D. Ștefănescu, *ibidem*, p. 374, fig. 3, sans indication du lieu de découverte.

<sup>4)</sup> T. Nagy, o. c., p. 13 sqq., 188 sqq. cf. A. Alldi, *Eine lateinische christliche Inschrift*, p. 257. Voir aussi V. Pârvan, *Contributions*, p. 17 sqq., 36 sqq., 46.

<sup>5)</sup> *Le problème de la continuité*, p. 37 et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 256 sq.

<sup>6)</sup> *Contributions*, p. 198 sqq.



Pannonie, ajoutons-nous, trouve son explication historique dans les conditions générales d'assujettissement politique, économique et culturel de la Dacie par l'unité plus importante que constitue l'Illyrie.

L'essence occidentale de ce christianisme est sans conteste confirmée par les caractères spécifiques des plus authentiques et des plus anciens monuments chrétiens de Dacie.

Par contre, la propagation du christianisme dans les parties orientales des régions balcano-danubiens est absolument différente. Il conserve là une forme grecque, se maintient en liaison étroite avec le christianisme d'Asie-Mineure. Les communautés chrétiennes de Scythie Mineure, les missionnaires, les prisonniers de guerre pris ou accueillis du Sud et même de Cappadoce, sont au IV<sup>e</sup> siècle, autant d'agents de diffusion du christianisme tant chez les Goths de Crimée que chez ceux de la Moldavie du Sud et de la Muntenie Orientale.

Les sources concernant l'évangélisation des Goths au IV<sup>e</sup> siècle sont très nombreuses, mais se réfèrent uniquement aux Goths orientaux établis en dehors du territoire daco-romain<sup>1)</sup>. Par contre, nous ne possédons aucun document littéraire, nous ne connaissons aucun objets appartenant à ce siècle, offrant une caractéristique chrétienne qui

puisse être attribuée aux Goths de Transylvanie<sup>2)</sup>.

Le christianisme qui gagna les Goths du Bas-Danube et de la Mer Noire et celui que professent les populations daco-romaines de l'ancienne Dacie, se développent chacun indépendamment, chacun suit une orientation différente.

C'est pourquoi toute tentative d'expliquer ou de voir une corrélation, soit du *votum* de Biertan, soit de la lampe de Apulum, soit en général des débuts du christianisme daco-romain avec l'évangélisation des Goths, comme le firent K. Horedt<sup>3)</sup>, A. Alföldi<sup>4)</sup> et avec moins de conviction B. Mitrea<sup>5)</sup>, est insoutenable et doit être rejetée<sup>6)</sup>.

L'évangélisation des Goths du Pont et celle des Daco-Romains de Transylvanie se font en langues différentes, avec des nuances religieuses et dans des circonstances dissimilaires.

Pour les uns, des sources historiques relativement riches nous le démontrent, pour les autres, la preuve nous est donnée par l'archéologie chrétienne et les termes fondamentaux de la doctrine conservés dans le langage; en réalité ces termes chrétiens de base, maintenus dans la langue roumaine, sont d'origine latine et dans toute leur acception, chrétienne, appartiennent au IV<sup>e</sup> siècle<sup>7)</sup>.

<sup>1)</sup> J. Mansion. *Les origines du christianisme chez les Goths* dans *Analecta Bollandiana*, 23, 1914, p. 5—30. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes*, p. 407 sqq., idem, *Le premier établissement des Goths chrétiens dans l'Empire d'Orient*, extrait des *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris 1924, C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südost-Europa*, III, Wien 1928, p. 23—27 et 56—69. L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme. Die Ostgermanen*. 2 Aufl., München 1934, p. 233 sqq. V. Pârvan, *Contributions*, p. 154—158. T. Nagy, *Die Geschichte des Christentums in Pannonien*, p. 189—192. Cf. C. Daicoviciu, *Une sensationnelle découverte archéologique en Transylvanie*, p. 4 et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 255 sq. note 1. C. C. Diclescu, *Die Wandalen und die Goten*, p. 32 et 35—39.

<sup>2)</sup> Le trésor de *Crasna* date du IV<sup>e</sup> siècle mais les quelques monogrammes chrétiens des estampilles des barres n'ont rien à voir avec les Goths, ayant été appliqués à la monnaie de Sirmium. Voir plus haut note 23. Le trésor de *Apahida*, dans lequel se trouvent également deux anneaux avec croix est ultérieur au IV<sup>e</sup> siècle: E. Finály dans *Arch. Ért.*, IX, 1889, p. 305 sqq., Hampel, III, pl. 32—36 et 45, 1.

<sup>3)</sup> *Eine lateinische Inschrift*, p. 14 sq.

<sup>4)</sup> *Eine lateinische christliche Inschrift*, p. 258.

<sup>5)</sup> *Une lampe chrétienne*, p. 505.

<sup>6)</sup> Cf. C. Daicoviciu, *Une sensationnelle découverte archéologique* p. 4 et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 255, note 1.

<sup>7)</sup> V. Pârvan, *Contributions*, p. 85 sqq. C. C. Diclescu, *Vecheimea creștinismului la Români. Argumentul*

L'argumentation philologique renforce ainsi ces conclusions historico-archéologiques.

Toutefois, le contact étroit de la Dacie et de l'Illyrie ne dure guère. Vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle les rapports avec les provinces du Sud ou plus lointaines d'Occident, deviennent difficiles. L'invasion des Huns renverse la situation politique et économique existante. Ils repoussent d'alors vers l'Occident les Goths qui sont accueillis dans l'Empire et ceux établis en Moesie Supérieure et en Pannonie, entravent les relations entre la Dacie et le Sud, et plus loin, avec la Dalmatie et l'Italie. Les Goths de Transylvanie, ainsi que les autres peuples Germains qui successivement prennent possession du territoire, s'orienteront dorénavant, politiquement, vers l'Empire d'Orient.

L'établissement des Huns dans la plaine de la Tissa et leurs grandes invasions du milieu du V<sup>e</sup> siècle, consomment l'isolement de la Dacie de l'Occident.

L'unité économique et politique de l'Illyrie est dès lors virtuellement détruite.

L'Empire occidental s'effrite tandis que l'Empire d'Orient se consolide politiquement. Byzance devient le centre d'une grande expansion commerciale. Le territoire carpatodanubien tout entier entre dans cette sphère d'influence économique. Les monnaies byzantines ainsi que toutes sortes de produits fabriqués se répandent dans une vaste région au Nord du Danube et plus loin même, jusqu'aux états Baltes.

Cette florissante activité commerciale atteint son apogée au temps de Justinien, mais elle débute dès le V<sup>e</sup> siècle.

Il suffira, sans doute, de rappeler, pour démontrer les nouvelles influences qui se font sentir également dans le domaine religieux de la population nord-danubienne au V<sup>e</sup> siècle, deux faits significatifs. L'un, positif, d'ordre archéologique; l'autre, négatif, dans le domaine philologique.

Il n'y a pas bien longtemps, on a découvert à *Tápiogörgye*, sur la rive droite de la Tissa, au confluent des Criş et de la Tissa, une belle lampe chrétienne en bronze. Cette lampe comme le démontre J. László qui l'a publiée <sup>1)</sup>, est d'origine égyptienne, relevant de l'art copte chrétien.

Elle parvint dans la plaine de la Tissa par l'intermédiaire de Byzance. Le chemin qu'elle suivit est échelonné de quelques découvertes similaires dans la Péninsule des Balkans. J. László, cite, outre les exemplaires du musée Bénaki d'Athènes, provenant de Abou-Simbel, quelques lampes semblables du musée de Belgrade, découvertes à *Stobi*. On peut citer encore de ces mêmes régions, par exemple, la lampe de bronze de *Stara-Zagora* conservée au musée de Sofia <sup>2)</sup>, celle, plus petite, en bronze et chrétienne du musée de *Varna* <sup>3)</sup>.

L'arcillement, la lampe de bronze trouvée à *Luciv*, en Munténie, dans le département de Ialomitza, sur les bords du Danube <sup>4)</sup> est de toute évidence d'origine copte. Elle porte

*filologic*, Bucureşti 1910. C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I<sup>er</sup>, Bucureşti 1935, 198 sqq. N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II. Bucarest 1937, p. 109 sqq. C. Daicoviciu, *Existe-t-il des monuments chrétiens?*, p. 209, idem, *Le problème de la continuité*, p. 36 sq. et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 222.

<sup>1)</sup> J. László, *La lampe de bronze copte trouvée à Tápiogörgye* dans *Folia Archaeologica*, I—II, Budapest 1939, p. 110—115.

<sup>2)</sup> D. P. Dimitrov, *Altchristliche Bronzelampe aus*

*Stara-Zagora* (en bulgare avec un court résumé en allemand) dans *Annuaire de la Bibliothèque nationale et du Musée national de Plovdiv*, 1937—1939, Sofia 1940, p. 173—185.

<sup>3)</sup> *Ibidem*, fig. 5.

<sup>4)</sup> Se trouve au Musée National des Antiquités de Bucarest et fut publiée par V. Pârvan simultanément dans *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 391 sq. fig. 22 et dans *Ştiri nouă din Dacia Malvensis (Anal. Ac. Rom. t. 36, Mem. scif. ist.)*, Bucureşti 1913, p. 30, pl. IX, fig. 2-a 2 b.

au dos une croix et possède un réflecteur en forme de coquille. Des spécimens semblables, mais sans croix, se trouvent au musée du Caire<sup>1)</sup>.

La lampe de Luciu tout comme la lampe égyptienne et celle de Tápiógyörgye se fixait sur un candelabre grâce à une concavité du fond de la lampe.

Il est à présumer que le candelabre de bronze de Răcari, déposé au musée de Bucarest, supportait une lampe pareille. Le pied de ce candelabre « très simplement orné, se termine par une base formée de six rameaux ornés d'un motif composé de petits poissons »<sup>2)</sup>.

Les objets chrétiens cités ci-dessus sont attribués approximativement au IV<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles<sup>3)</sup>. Mais certaines découvertes, celle de Stobi<sup>4)</sup>, ou celle de Stara-Zagora<sup>5)</sup>, par exemple, marquent davantage le V<sup>e</sup> siècle qu'une époque plus tardive<sup>6)</sup>. Nous ne nous trompons donc pas en datant toujours du V<sup>e</sup> siècle la lampe de Tápiógyörgye<sup>7)</sup>. Dans ce cas elle doit se rapporter aux Gépides dont la domination s'étend, après la défaite des Huns, au delà de la Tissa<sup>8)</sup> et qui à cette époque se convertissent à l'Arianisme<sup>9)</sup>.

La découverte de Tápiógyörgye, dans la plaine de la Tissa, celle de Luciu dans la plaine de Munténie, peut-être aussi celle de Răcari en Olténie, montrent clairement que la région carpatho-danubienne toute entière

s'oriente dès le V<sup>e</sup> siècle vers le Sud-Est. La Transylvanie ne pouvait rester en dehors de cette sphère d'influence.

Une fois les relations avec la partie occidentale de l'Illyrie et de l'Italie interrompues, la population daco-romaine de l'anse carpathique, qui au cours du IV<sup>e</sup> siècle assimile les éléments fondamentaux de la croyance chrétienne, reste, dès le début du siècle suivant, en dehors de toutes les innovations qui se font jour en Occident.

La persistance dans la langue roumaine du terme *basilica* désignant le lieu de prière (biserica) est significatif à cet égard. On sait que les études récentes ont démontré, que contrairement à l'opinion anciennement reçue<sup>10)</sup>, le mot *basilica* apparut avant le terme *ecclesia* et était l'expression couramment employée au IV<sup>e</sup> siècle pour désigner l'église<sup>11)</sup>. Venu d'Italie, le terme *basilica* se répand aussi dans les provinces danubiennes. Pourtant à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'insistance des Pères<sup>12)</sup> réussit à remplacer le mot *basilica* par *ecclesia*. C'est pourquoi dans les langues romanes occidentales le mot église est dérivé du latin *ecclesia*, tandis qu'au contraire la langue roumaine conserve l'expression *basilica*. La population daco-romaine de Dacie, isolée au V<sup>e</sup> siècle de toute romanité occidentale, ne connut pas le terme nouveau *ecclesia*. Le même phénomène se

<sup>1)</sup> J. Strzygowski, *Koptische Kunst*, Vienne 1904, p. 286 sq., nos 9124—1925, pl. XXXIII.

<sup>2)</sup> V. Pârvan, *Știri nouă din Dacia Malvensis*, p. 18, pl. VI, 5 et *Arch. Anz.*, 1913 c. 377 avec fig. 11, 3.

<sup>3)</sup> J. Strzygowski, o. c., p. 285 sq.

<sup>4)</sup> J. László, o. c., p. 112.

<sup>5)</sup> D. P. Dimitrov, o. c., p. 183.

<sup>6)</sup> V. Pârvan proposait lui aussi le V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle pour la lampe de Luciu.

<sup>7)</sup> C'est aussi au V<sup>e</sup> siècle que pense également A. Alföldi, *Eine lateinische christliche Inschrift*, p. 258, note 15.

<sup>8)</sup> L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, p. 532. Cf. C. C. Diclescu, *Die Gepiden*, I, Halle (Saale) 1922, p. 66.

<sup>9)</sup> L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, p. 533 et C. C. Diclescu, *Contribuție la vechimea creștinismului în Dacia. Din istoria religioasă a Gepizilor* dans *Anuar. Inst. ist. nat.*, III, 1924—1925, Cluj 1926, p. 357—376.

<sup>10)</sup> V. Pârvan, *Contributions*, p. 88 et suiv. avec une bibliographie.

<sup>11)</sup> Voir C. Daicoviciu, *Existe-t-il des monuments chrétiens?*, p. 209, note 1: idem *Le problème de la continuité*, p. 38, note 2 et Th. Capidan, *Basilica* dans la *Biserica ortodoxă română* (București) 56, 1938, p. 3—12, où se trouve une bibliographie sur la question, à laquelle on peut ajouter A. Ferrua, *I più antichi esempli di basilica per aedes sacra* dans *Archivio glottologico italiano*, 25, 1931—19, p. 142—146.

<sup>12)</sup> C. Daicoviciu, l. c.

produit dans d'autres zones romaines isolées. Les Macédo-Roumains et les Rhéto-Roumains conservent, eux aussi, le terme *basilica* ; par contre le mot albanais *kishë* est dérivé d'*ecclesia*, la Dalmatie étant étroitement liée tout au moins jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle avec l'Italie<sup>1)</sup>.

Les conclusions d'ordre archéologique, telles que je les ai précisées, sont ainsi confirmées par les résultats des recherches linguistiques.

Pour en revenir à la lampe de Apulum, les considérations historico-archéologiques et typologiques exposées ci-dessus, viennent étayer une affirmation de B. Mitrea, absolument exacte et à laquelle nous pouvons souscrire sans réserve : « Au point de vue historique, la présence de cette lampe chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle, dans le milieu archéologique de la Dacie Trajane n'est nullement surprenante ; au contraire, nous dirions qu'elle est toute naturelle et que ce qui nous surprend, c'est qu'elle ait tant tardé à apparaître ».

La lieu de découverte, le territoire de l'antique *Apulum*<sup>2)</sup>, nous surprend moins encore. Certaines découvertes numismatiques ou archéologiques et plus encore les constatations directes au cours des fouilles, ont prouvé que la vie urbaine ne disparaît

pas complètement en Dacie après 271. La population appauvrie se case dans les bâtisses autrefois somptueuses des vieilles villes, elle les adapte à ses besoins réduits, utilisant même quelquefois les monuments anciens. Une telle population fut constatée à Sarmizegetusa, à Napoca, à Porolissum et ailleurs encore<sup>3)</sup>. Des découvertes de monnaies et d'objets attestent que cette vie persistait, en une certaine mesure, après Aurélien dans la plus florissante des citées de la Dacie de Trajan, à Apulum même.

En 1907, au cours des fouilles sur le territoire de la Colonia Apulensis, l'archéologue amateur B. Cserny, découvrit dans les murs d'un bâtiment romain, un trésor de monnaies qui s'étendent de Septime Sévère à Aurélien, ce dernier représenté par deux monnaies<sup>4)</sup>.

L'enfouissement de ce trésor, sans conteste en corrélation avec l'abandon définitif de la Dacie au temps d'Aurélien, démontre que son possesseur, pas plus du reste qu'une partie de la population de Apulum, ne suivit ni les armées ni l'officialité romaines dans leur retraite au Sud du Danube, mais que décidé à rester sur place, il cacha, par mesure de précaution en ces temps troublés, le capital dont il disposait<sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> Th. Capidan, *o. c.*, p. 11.

<sup>2)</sup> Les investigations de B. Mitrea dans les archives du Musée de Sibiu l'ont convaincu que l'objet publié par lui provient très probablement de Apulum affirmation confirmée par l'actuel conservateur du Musée Brukenthal ; celui-ci établit que tant la lampe que les autres objets entrés en même temps au Musée avant 1837, proviennent « mit grosser Wahrscheinlichkeit » de Apulum : K. Horedt, *Die vorgeschichtliche und römische Abteilung des Baron Brukenthalischen Museums*, p. 1 et 11, note 91 et le même dans *Anuarul Inst. st. cl.* IV, p. 166 sq., ou la provenance est discutée avec d'amples références des archives du Musée.

<sup>3)</sup> C. Daicovicu, dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 527, idem, *Sarmizegetusa (Ulpia Traiana)* (en roumain) Cluj 1939, p. 19. Idem, *Le problème de la continuité*, p. 67, Idem, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 232 sqq.

M. Macrea. *Les monnaies et l'abandon de la Dacie*, p. 31 sqq. J. Jung pensait de même au sujet du trésor de l'amphithéâtre de Sarmizegetusa : *Zur Geschichte der Pässe in Siebenbürgen* dans *Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschung*, Erg. Band IV, 1893, p. 13 note 6 et p. 17 note 3.

<sup>4)</sup> B. Cserny dans *Az alsófehérmegyei történelmi, régészeti és természettudomány egyeslet évkönyve* (L'Annuaire de la Société historique et de sciences naturelles du département de Alba) XIV, 1908, p. 44. Cf. A. Alföldi, *Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie*, p. 15.

<sup>5)</sup> Tel est le sens qu'il faut donner en général aux enfouissements de trésors de monnaies ou composés d'objets de valeur : celui qui part sans esprit de retour, ne confie pas à la terre son précieux avoir, mais bien celui décidé à rester sur place : M. Macrea, *Les monnaies et l'abandon de la Dacie*, p. 19.

L'existence d'une population daco-romaine dans les temps qui suivirent est démontrée à Apulum, non seulement par la lampe chrétienne commentée ci-dessus, mais encore par quelques autres découvertes d'objets romains appartenant au IV<sup>e</sup> siècle.

Il faut rappeler tout d'abord une lampe du type de celle présentée par B. Mitrea, de forme ovale, très allongée, dépourvue toutefois de tout signe chrétien<sup>1)</sup>; puis encore d'autres objets romains d'époque tardive, publiés récemment: un peigne, une coupe en terre, un gobelet de verre datant probablement du IV<sup>e</sup> siècle<sup>2)</sup>. Une autre lampe chrétienne de la même époque, peut-être, se trouverait au musée de Alba-Iulia<sup>3)</sup>.

Vu les considérations ci-dessus et tenant compte des résultats positifs obtenus jusqu'à présent, en ce qui concerne la permanence à une époque postérieure à Aurélien d'une population daco-romaine au Nord du Danube<sup>4)</sup>, nous ne pouvons attribuer cette lampe chrétienne de Apulum qu'à cette population autochtone qui, au IV<sup>e</sup> siècle, parlait encore le latin. Restée en liaison étroite avec le Sud-Ouest romain, elle en recevait non seulement toutes sortes de produits conformément à ses goûts et à ses besoins, mais

subissait aussi l'influence des nouveaux courants spirituels dont la conversion au christianisme « constitue une de ces forces qui déterminent à longue échéance le devenir historique<sup>5)</sup> ».

Nous ne pouvons songer aux Goths qui, politiquement, gouvernent la Dacie, car les sources littéraires, les preuves archéologiques ou autres de leur évangélisation, manquent totalement pour le IV<sup>e</sup> siècle.

Par contre le *votum* portant l'inscription latine (*Ego Zenorius votum posui*) de Biertan, les similitudes de types des autres objets chrétiens de Dacie, au IV<sup>e</sup> siècle, le milieu archéologique dans lequel ils apparaissent, le fait, enfin, de la survivance des termes fondamentaux chrétiens dans le langage roumain de nos jours, autant que le complexe historique qui permet le contact de la romanité Nord-danubienne avec la romanité occidentale, par l'intermédiaire de l'Illyrie, désignent, me semble-t-il, de façon incontestable, comme possesseurs de ces objets chrétiens, la population autochtone daco-romaine demeurée dans son ancien territoire.

2. Une lampe, prétendue chrétienne, fut publiée récemment par K. Horedt (Fig. 3)<sup>6)</sup>. Découverte à *Mercheaşa* dans le département

<sup>1)</sup> K. Horedt dans *Anuarul Inst. st. cl. IV*, p. 166 pl. I, 5. et idem, *Die vorgeschichtliche und römische Abteilung des Baron Brukenthalischen Museums*, p. 11 et pl. [VIII].

<sup>2)</sup> K. Horedt dans *Anuarul Inst. st. cl. IV*, p. 165, pl. I et IV, 5. D'autres objets de la même époque chez Ed. Benninger dans *Mannus*, 30, 1938, p. 129.

<sup>3)</sup> Rappelée par C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 256 sq. n. 3.

<sup>4)</sup> Il est suffisant de renvoyer pour ces questions aux ouvrages fondamentaux dont quelques uns ont été cités dans les pages précédentes: C. Daicoviciu, *Le problème de la continuité*, idem, *La Transylvanie dans l'antiquité*, chap. III: La Dacie après l'abandon, p. 189 sqq. où l'on trouve également une vaste bibliographie de la controverse au sujet de la continuité daco-romaine. Puis G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, 2<sup>e</sup> ed., Bucarest 1942, idem, *Le problème de la continuité daco-romaine*.

*A propos des nouvelles remarques de M. Ferdinand Lot dans Revue hist. du Sud-Est européen*, XX, 1943, p. 46-79. Pour les arguments d'ordre numismatique voir M. Macrea, *Les monnaies et l'abandon de la Dacie*. La thèse opposée, de la non-continuité, est soutenue tout spécialement par A. Alföldi dans son ouvrage *Daci e Romani in Transilvania*, Budapest 1940. Une édition amplifiée a apparue sous le titre impropre: *La Hongrie orientale à l'époque romaine* (en hongrois) dans le volume de propagande *Magyarok és Románok* (Hongrois et Roumains) Budapest 1943. Idem, *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum*, Budapest 1944, chapitre III, p. 68-111.

<sup>5)</sup> C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 257.

<sup>6)</sup> Dans *Anuarul Inst. st. cl. IV*, p. 167, pl. 4, 2a-2b. Elle est mentionnées et reproduite également dans *Die vorgeschichtliche und römische Abteilung des B. Brukenthalischen Museums*, p. 11, pl. [VII].

de Târnava-Mare, elle est déposée au musée Brukenthal de Sibiu. On ignore le milieu archéologique dans lequel elle apparut et selon la classification de M<sup>lle</sup> D. Iványi, elle appartient au type XI des lampes.

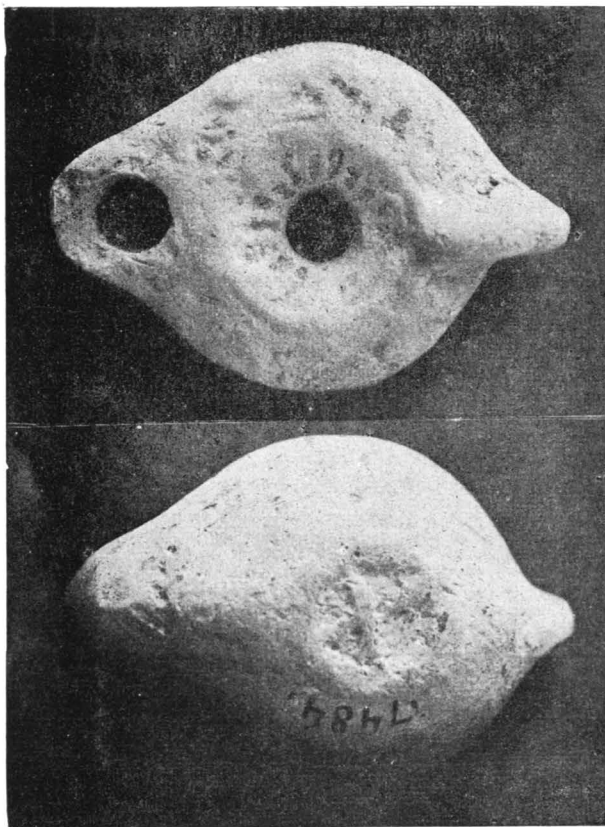


Fig. 3. — Lampe en argile de Mercheașa, dep. Târnava-Mare.

La fond de la lucerne porte en relief deux traits croisés. L'éditeur conclut à une origine probablement chrétienne et la date du IV<sup>e</sup> siècle.

Nous ne pouvons le suivre ni en ce qui regarde la date, ni en ce qui concerne le

prétendu caractère chrétien, car, pas plus la forme de cette lampe que le signe se trouvant sur le fond, ne justifient l'interprétation proposée.

Les lampes de la catégorie de celle de Mercheașa sont communes au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle. Sur la base d'une unique découverte en Pannonie où, dans une tombe apparaissent quatre lampes de ce type(?) voisinant avec des monnaies s'échelonnant de Domitien à Dioclétien et Maximien Hercule<sup>1)</sup>, D. Iványi déduit que ce type fut peut-être conservé jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Encore faudrait il préciser tout au plus jusqu'à la fin du règne de Dioclétien, donc la moitié de la première décennie du IV<sup>e</sup> siècle.

Mais pour la Dacie cette date est inacceptable, l'expansion romaine au Nord du Danube reprend plus tard, à l'époque de Constantin-le-Grand, donc au plus tôt au cours de la troisième décennie du IV<sup>e</sup> siècle<sup>2)</sup> Relevons ensuite que le disque des lampes de ce type est orné de différents motifs (par deux fois des bustes d'Hadrien et de Sabine) mais jamais d'une représentation ou d'un symbole chrétiens. Ce qui signifie que ce type de lampe ne persiste

pas jusqu'à l'époque où les fabricants ornent leurs produits de toutes sortes de symboles ou de sujets chrétiens.

Cette prétendue croix ne semble être qu'une simple marque de fabrication. Par rapport à la position donnée normalement aux lampes,

<sup>1)</sup> R. Flóris dans *Arch. Kézl.* IV, 1864, p. 101—102 (les lampes sont mentionnées à la page 109, et la description des monnaies se trouve à la page 112—116). Je n'ai pu vérifier si les lampes étaient en réalité du type Iványi XI, car R. Flóris n'en donne ni dessin ni description détaillée. Je ne les ai pas

rencontrées dans le catalogue rédigé par D. Iványi (p. 99—105)

<sup>2)</sup> Le milliaire de Celei est de l'an 328 tandis que les monnaies représentant le pont de Sucidava sont, en tous les cas, ultérieures à l'an 324

le signe que porte celle de Mercheaşa, ne peut être une croix, mais tout simplement, deux traits croisés.

La croix imprimée au revers ou à la partie latérale des lampes aussi bien que des vases, constitue une marque de fabrique bien connue, fréquemment utilisée par les potiers païens <sup>1)</sup>. Elle ne peut, à elle seule, assurer du caractère chrétien de l'objet. Il est évident que les potiers chrétiens employèrent eux aussi, et c'était naturel, des signes chrétiens et entres autres la croix, croix souvent inscrite dans un cercle <sup>2)</sup>, comme marque de fabrique. Mais ce qui détermine le caractère incontestablement chrétien d'une lucerne est un ornement du disque ou un signe chrétien indubitable, tel que serait le chrisme, et qui ne puisse être confondu avec une ancienne marque de fabrique. Il est indispensable, encore, que la forme de la lampe corresponde à un type courant de l'époque chrétienne, ou que le milieu archéologique dans lequel elle apparaît, justifie une telle classification.

La lampe de Mercheaşa ne remplissant aucune de ces deux conditions nous ne pouvons la considérer chrétienne.

Nous la datons d'une époque antérieure à Aurélien, quand ce type de lampe, fréquent en Pannonie, se rencontre aussi dans d'autres provinces et probablement en Dacie. Ajoutons

que le cercle entourant la « croix » n'est que le bord mouluré sur lequel reposait habituellement la lampe.

3. La troisième lampe, en bronze cette fois, fut publiée ces dernières années par



Fig. 4. — Lampe en bronze de Dej.

J. Novák <sup>3)</sup> (Fig. 4). L'objet provenant de l'ancien musée régional de Dej est déposé actuellement au musée de Cluj.

<sup>1)</sup> H. Leclercq dans *Dictionnaire*, VIII, 1, c. 1088 sq., no. 1 et note 1, fig. 6561 et I, 2, c. 1706—1707. *CIL*, XV, 6366 c; 6377 r. s. t. u; 6403 b; 6466; 6461, 24 c; 6560, 28 f; 6562 e; 6621. La lampe de Pannonie: D. Iványi, p. 314, no. 4199, pl. XCIX, 3, citée comme analogie par K. Horedt n'est pas chrétienne, pas plus que le no. 4500, p. XCIX, 2. Dans R. Forrer, *Strasbourg-Argentorate*, I, 38 et II, 742 il est question d'estampilles de briques. Signe en forme de croix, sans être toutefois chrétien voir encore chez D. Iványi, pl. LXXVII, 12—13. Ni en ce qui concerne la lampe No. 3564, pl. LXXVIII, 9, l'auteur ne mentionne pas qu'elle pourrait être chrétienne. La lampe du *Dictionnaire*, VIII, 1, no. 730 est chrétienne non par la croix qu'elle porte au revers, mais par le monogramme du disque. Une

croix semblable est imprimée en relief (un des bras ne se distingue pas clairement) sur le fond d'une lampe du Musée de Cluj, inv. I, 8093, qui provient de Offenbaia, dep. de Turda, et pourtant cette lampe étant du type Loeschke III = D. Iványi III—IV, qui ne dépasse pas le III<sup>e</sup> siècle, ne peut-être chrétienne.

<sup>2)</sup> Huz. R-E, XIII, 1593. *CIL*, XV, 2, 1, p. 860. Voir aussi I. Barnea, *Lampes chrétiennes de Scythia Minor*, (en roumain) dans *Revista ist. rom.*, XIV, 1941, p. 166 sqq.

<sup>3)</sup> *Christliche Bronzelampe im ehemaligen Museum von Dés* (en hongrois avec un très court résumé en allemand) dans *Közlemények-Cluj*, IV, 1944, p. 89—91

Le lieu de découverte est inconnu, mais le fait d'avoir appartenu au musée de Dej nous donne l'assurance qu'il fut trouvé dans la région avoisinant cette ville.

La lampe se compose d'un réservoir de forme circulaire, communiquant directement avec le bec très prolongé. Au dos est fixé une anse à peu près circulaire (munie d'une poignée presque annulaire) sur laquelle verticalement et légèrement rejetée en arrière s'élève une croix enfermée dans un rhombe, ayant deux boutons latéraux et, sur le sommet, une colombe. Cette lampe est donc incontestablement chrétienne; elle est caractérisée par des dimensions réduites (longueur 7,75 cm, hauteur 2,7 cm, avec la croix 7,9 cm) autant que par une exécution rudimentaire qui lui donne l'apparence d'un travail provincial. La croix, même travaillée séparément et soudée ensuite, est faite du même métal et sort du même atelier.

J. Novák, cherchant à classer le type à part de cet intéressant objet, ne trouve aucun exemplaire similaire, ni en Dacie ni en Pannonie. C'est pourquoi il se tourne, à tort, croyons nous, vers des contrées par trop lointaines.

Jugeant qu'il existe une similitude quelconque avec la belle lampe de Tápiógyörgye, dont nous avons parlé plus haut, l'auteur cherche d'autres analogies parmi les lampes du musée du Caire, et se réfère plus spécialement à trois lampes appartenant à ce musée qui, selon lui, offrent des ressemblances, de forme, de technique et de dimensions avec celle de

Dej<sup>1)</sup>. L'auteurs s'appuie plus particulièrement sur la similitude, très significative à ses yeux, existant entre la colombe de celle-ci et l'oiseau de bronze coulé, du musée ci-dessus mentionné<sup>2)</sup>. En conséquence de quoi, il conclut que la lampe de Dej est un objet sortant d'un atelier copte de l'Égypte chrétienne, parvenu en Dacie par la même voie commerciale que suivit au IV-e—VIII-e siècle, par l'intermédiaire de Byzance, la lampe de Tápiógyörgye.

Mais nous remarquons, dès le début, que la colombe, en tant que symbole chrétien n'est pas l'apanage exclusif de l'art copte, mais qu'elle apparaît fréquemment dans différentes représentations plastiques, sur les plus anciens monuments chrétiens d'Italie et d'ailleurs.

Symbole chrétien représentant la Paix Divine, l'Esprit ou le Saint-Esprit<sup>3)</sup>, ses applications sont multiples, depuis le rôle de pièce ornementale de bâtiments religieux ou de monuments funéraires jusqu'aux plus minimes des produits de l'art industriel; nous retrouvons la colombe, motif ornemental de nombreuses lampes tant en argile<sup>4)</sup> qu'en bronze<sup>5)</sup>. L'analogie la plus proche de la croix de la lampe de Dej est offerte par une lampe du musée de Léningrad portant sur le sommet une croix sur chacun des bras de laquelle est posée une colombe et dont le couvercle en porte une autre<sup>6)</sup>.

Une autre lampe dont la croix est surmontée d'une colombe se trouve au British Museum de Londres<sup>7)</sup>. La provenance de ces lampes

<sup>1)</sup> Voir J. Strzygowski, *Koptische Kunst*, p. 290 sq., nos 9136—9138 (et non 9036 9038) et pl. XXXIII.

<sup>2)</sup> *Ibidem*, p. 327, no. 7007, fig. 387. Strzygowski dit «hirondelle» (Schwalbe) mais J. Novák pense que c'est une colombe. On pourrait citer encore de cet ouvrage le no. 7008, de la p. 327, fig. 388. puis les lampes en forme de colombe: nos. 9139 et 9141 de la p. 291 sq., pl. XXXIII.

<sup>3)</sup> *Dictionnaire*, III, 2, s. v. colombe, écrit par J-P. Kirsch.

<sup>4)</sup> *Dictionnaire*, VIII, s. c. 1134—1139, nos. 389—485.

<sup>5)</sup> *Dictionnaire*, III, 2, c. 2229 avec une bibliographie citée dans la note 4 et qui m'est inaccessible. Pour exemplifier voir *Dictionnaire*, II, 2, c. 1799 sq., fig. 1976—1977.

<sup>6)</sup> *Dictionnaire*, VIII, s. c. 1204 sq., fig. 6275 (12).

<sup>7)</sup> Citée par H. Leclercq dans *Dictionnaire*, VIII, 1. c., 1206 d'après O. M. Dalton, *Catalogue of early christian antiquity... of the British Museum*, London 1901, no. 496, pl. XXVI.



est inconnue, mais il est certain que le motif de la croix et de la colombe n'appartient pas exclusivement à l'art copte, mais bien à l'art chrétien de partout ailleurs <sup>1)</sup>).

En règle générale les lampes de bronze égyptiennes, comme la plupart des belles lucernes de Rome ou de Carthage ont la forme d'un récipient arrondi, fermé à la partie supérieure, elles possèdent un large orifice pour l'alimentation en huile, fermé le plus souvent par un couvercle mobile pouvant servir à volonté de réflecteur. Ces lampes se terminent soit par une croix, soit par un monogramme, surmontés ou non d'une colombe ou d'un griffon, sur la tête duquel peut aussi être fichée une croix surmontée à son tour d'une colombe.

Non seulement la lampe de Dej se différencie nettement autant des lampes égyptiennes que de celles de Rome et de Carthage par sa forme, mais encore par son exécution modeste, imparfaite.

La partie supérieure de cette lampe est plate, entourée d'une étroite bordure plus haute d'environ 2 mm, un orifice en forme de feuille ou de cœur s'ouvre au centre, un autre orifice, de forme circulaire destiné au passage de la mèche termine le bec. Aucun couvercle ne fut jamais prévu.

Abstraction faite de la croix, elle me semble imiter un type provincial des lampes romaines, c'est-à-dire la forme la plus courante des lampes dites à signature (*Firmalampen*, Loeschke X = D. Iványi XVII). Celles-ci ont le bec allongé, un cercle en relief entourant le disque se prolonge le long du bec formant un canal.

Elles sont ordinairement dépourvues de tout ornement <sup>2)</sup> mais, en un mode constant,

possèdent deux, trois proéminences et quelquefois davantage, qui au début, étant perforées, permettaient d'accrocher la lampe. Perdant dans la suite cette attribution, ces proéminences devinrent massives et servirent d'ornement <sup>3)</sup>. Ce type fut imité en bronze <sup>4)</sup> et c'est à cette catégorie qu'appartient la lampe de Dej. Elle a conservé du modèle original jusqu'aux proéminences, c'est-à-dire deux sur le bord du disque (la troisième est remplacée par l'anse) en ajoutant trois autres disposées symétriquement tout autour de l'orifice de la mèche.

Contrairement pourtant aux lampes de cette catégorie dont l'orifice sur le disque, lorsqu'il est unique, est de forme circulaire, celui de la lampe qui nous occupe, est en forme de cœur. Ceci se retrouve encore sur des lampes romaines de bronze appartenant à un autre type <sup>5)</sup>. Une caractéristique de cette lampe est dans le cercle en relief qui, bordant la surface plate de la face supérieure, se relève en prolongation des parois latérales sans laisser place, comme aux autres exemplaires d'argile ou de bronze de ce même type, à une bordure extérieure large de quelques millimètres, voire même de 1—2 cm. Cette bordure tend à s'incliner, puis à disparaître complètement, comme on peut le constater dans d'autres exemplaires <sup>6)</sup>. Quant à la lampe de Dej, elle l'a éliminé complètement <sup>7)</sup>.

Si j'insiste tant sur des détails c'est pour rendre plus évident encore le fait que cette lampe n'est nullement d'origine égyptienne, elle n'est pas même l'imitation d'un modèle venu d'Egypte, ainsi qu'on l'a cru.

Aussi réduite de proportions, que modeste d'exécution, elle se relie à un type de lampe

<sup>1)</sup> Par exemple la lampe déjà citée du Musée *Campo Santo* (*Dictionnaire*, II, 2, c. 1800, fig. 1977, d'après *Römische Quartalschrift*, IX, 1895, pl. V—VI) est probablement de Rome.

<sup>2)</sup> D. Iványi, pl. XLVIII—XLIX

<sup>3)</sup> Cf. D. Iványi. p. 15.

<sup>4)</sup> D. Iványi, pl. LXII, 1—3, 6, LXIII, 11, LXV, 4. D'autres exemplaires au musée de Cluj.

<sup>5)</sup> D. Iványi, pl. LXI, 6.

<sup>6)</sup> Musée de Cluj, inv. I. 395 de Șimleul Silvaniei.

<sup>7)</sup> Cf. les lampes de forme un peu différente: D. Iványi, pl. LXI, 1. 8.

romaine commun dans les provinces danubiennes de l'Empire. Oeuvre d'un artisan ordinaire, celui-ci, par l'adjonction de la croix, donna à sa lampe un indéniable caractère chrétien.

Nous croyons pouvoir, dans ce cas, la dater avec moins d'approximation.

Si les lampes d'argile du type Loeschke X = D. Iványi XVII, restent en usage dans les provinces danubiennes jusqu'à la moitié du IV<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>, comme l'indiquent les lampes découvertes à côté de monnaies, les lampes de bronze ne semblent pas être plus tardives, celle de Dej ne peut donc être de beaucoup ultérieure à cette date, pas de beaucoup antérieure non plus, car la croix n'apparaît dans les provinces occidentales que vers la moitié de ce siècle. Nous daterons donc cette lampe du IV<sup>e</sup> siècle, mais pas avant Constantin le Grand.

Faute de toute source indiquant une activité industrielle quelconque de la population daco-romaine de Dacie, à l'époque qui suivit l'abandon de la province — des Goths ou d'autres barbares établis en Transylvanie, il ne peut être question à propos d'un objet de facture purement romaine —, nous considérons que cette lampe fut apportée de quelque endroit du Sud du Danube où elle eût été fabriquée dans l'atelier de quelque artisan local, indiscutablement chrétien, mais dépourvu de l'habileté nécessaire, à laquelle, après tout, il ne tendait peut-être pas, pour modeler un objet de forme parfaite.

Cette lampe fut utilisée sans conteste dans le Nord de la Dacie, par un chrétien conscient de sa signification symbolique. Qui pouvait-il être? Il ne pouvait appartenir qu'à la population autochtone, chrétienne ou en voie de la devenir.

Parmi tous les autres objets chrétiens connus en Dacie, produits indubitablement ro-

maines, la lampe de Dej constitue un nouvel élément, et pas de moindre valeur significative, d'entre les découvertes archéologiques destinées à nous documenter sans équivoque possible sur la diffusion du christianisme chez les populations romaniques restées dans l'ancienne Dacie.

Rien n'indique que l'on puisse l'attribuer aux Goths ou à d'autres peuples germaniques de Transylvanie, qui au cours de tout le IV<sup>e</sup> siècle restèrent fidèles à leurs croyances païennes. Rien ne pouvait les attirer dans un objet aussi insignifiant, dépourvu, non seulement de valeur artistique mais encore de valeur intrinsèque, qui de plus répondait mal au but pratique d'éclairage. Il en était tout autrement pour ceux qui pouvaient en apprécier la valeur et surtout la signification religieuse. Probablement ravis par l'admirable croyance qui leur élevait l'âme, pleins d'enthousiasme et d'admiration, les néophytes, individuellement ou en commun, cherchaient à se procurer de tels objets en dépit de toutes les difficultés inhérentes à leur situation. Car ces populations, les découvertes archéologiques une fois de plus le prouvent, n'avaient pas perdu, à cette époque, le goût de tous les accessoires propres à une civilisation qui avait été la leur et vers laquelle ils se sentaient toujours attirés.

Tous les objets, petits généralement, qui pouvaient encore leur parvenir de la rive opposée du fleuve, leurs étaient familiers, ils en connaissaient l'utilisation pratique et, le cas échéant, la valeur symbolique.

Les rapprochements de types que nous avons cru pouvoir faire au sujet de la lampe chrétienne de Dej, loin d'infirmes l'orientation de la Dacie au IV<sup>e</sup> siècle vers l'Illyrie latine et l'Italie en ce qui concerne les produits industriels et les courants spirituels, renforcent, au contraire, les conclusions que

<sup>1)</sup> D. Iványi, p. 16-17.

nous avons exposées plus haut. Si la liaison d'une région plus éloignée avec l'Italie du Nord ne peut être prouvée en ce cas, aussi bien il n'est pas nécessaire de la rechercher croyons-nous, il est certain, toutefois, que la lampe de Dej est originaire d'une des provinces romaines du Sud du Danube.

Autant que le *Donarium* de Biertan dans l'Est de la Dacie, que la lampe de *Apulum* dans le centre, la lucerne de *Dej* atteste l'existence de communautés chrétiennes dans le Nord de la Dacie au IV<sup>e</sup> siècle.

Nous savons que les lampes de bronze ornées d'une croix surmontée d'une colombe, symbole du Saint-Esprit, brûlaient sur l'autel ou devant les tombeaux des martyrs <sup>1)</sup>. Nous estimons que c'est à l'un ou l'autre de ces deux usages qu'était destinée la lampe de Dej.

4. Un monument prétendit chrétien fut signalé tout récemment par K. Horedt <sup>2)</sup>. Il est extrait d'un carton à dessins de l'archéologue plus ancien M. J. Ackner, qui ne lui attribuait pas une origine chrétienne. Il fut dessiné à *Turda*. Le monument n'est plus visible aujourd'hui. L'auteur, faute d'une reproduction du dessin le décrit comme suit : — « Das... Relief wird durch ein zickzackförmiges Band gegliedert und zeigt in der Mitte einen bärtigen Kopf, in den beiden darüber gelegenen Winkelfedern zwei Rosetten und wird auf den Seiten von zwei schräg mit dem Kopf nach unten stehenden Delphinen abgeschlossen ».

Bref, un relief romain <sup>3)</sup>.

Sous le dauphin de gauche, touchant la marge du bas et une partie du dauphin, on distingue un cercle avec huit rayons. Il est évident qu'il fut sculpté ultérieurement.

K. Horedt y voit un signe chrétien : « chrisme » résultant de la superposition du monogramme constantinien sans le demi-cercle du Rho par dessus la croix droite et à bras égaux ». Il conclut que le monument fut, comme celui de Ampelum, « christianisé » et cela précisément parceque le dauphin avait une signification dans la symbolique chrétienne.

Le chrisme de cette forme étant utilisé surtout dès le V<sup>e</sup> siècle, le relief de Potaissa aurait été « christianisé » postérieurement au IV<sup>e</sup> siècle. Cette interprétation est rien moins que certaine et en tous cas, discutable. Il est impossible de se rendre compte, uniquement d'après le dessin, si le cercle aux huit rayons est en réalité antique ou ajouté plus récemment. Il peut aussi bien représenter une simple roue à huit rayons, qu'un « symbole solaire » dans le genre de ceux que l'on voit aujourd'hui encore, au fronton des maisons paysannes <sup>4)</sup>. La place qu'il occupe, asymétrique, sous un seul dauphin, ne renforce pas l'interprétation d'un chrisme : au contraire, le fait que le cercle empiète légèrement sur le dauphin, prouve que celui qui tard sculpta le signe n'attachait aucune importance au dauphin.

L'analogie qu'il présente avec la pierre funéraire de Ampelum, où une croix simple est joliment sculptée sur le corps même du dauphin, ne peut être invoquée avec grand espoir de persuasion. Quant à l'idée « ... dass das Relief schon ursprünglich als christlicher Bildstein angefertigt wurde, und der bärtige Kopf als Christus und die Delphine als Fischsymbol aufgefasst wurden »-elle est inacceptable même en tant que vague hy-

<sup>1)</sup> Dictionnaire, III. 2,2229.

<sup>2)</sup> *Ein christliches Denkmal aus Potaissa*, extrait de *Mitteilungen aus dem B. Brukenthalischen Museum*, XI 1946, p. 11—14.

<sup>3)</sup> K. Horedt n'affirme pas nettement cette chose mais dit vaguement que le relief servit « ursprünglich

anderen Zwecken ».

<sup>4)</sup> Une copie du dessin qu'a bien voulu me montrer K. Horedt a renforcé ma conviction de l'inauthenticité du « chrisme », car les huit rayons ne se réunissent pas au centre pour former une croix superposée d'un X, mais convergent vers un second cercle plus petit.

pothèse, car le relief est de facture incontestablement romaine et que ce serait en contradiction flagrante avec tout ce que nous savons jusqu'à présent des origines du christianisme daco-romain et en général de l'idée que nous nous faisons des conditions de vie des populations daco-romaines après l'évacuation de la province.

\* \* \*

*Conclusions:* A la fin de ce dernier examen de quelques unes des plus importantes découvertes chrétiennes en Dacie, examen qui amena une discussion, fastidieuse parfois, mais nécessaire, sur plusieurs questions de détails, je crois que certains faits concernant le christianisme au Nord du Danube se trouvent élucidés et que des conclusions d'ordre général peuvent être tirées sans dépasser le cadre des réalités historiques.

Si, maintenant encore, comme il y a dix ans, toute source concernant l'existence de quelques chrétiens à l'époque de la domination romaine effective en Dacie jusqu'à Aurélien, manque totalement, par contre, la propagation du christianisme chez les populations daco-romaines à l'époque et après Constantin-le-Grand est incontestablement prouvée.

Les preuves archéologiques sont maintenant nombreuses; si quelques unes sont discutables, d'autres à rejeter, il en reste quelques unes dont la valeur est indubitable.

Parmi ces dernières le *donarium* de Biertan, la lampe d'argile de Apulum, la lampe de bronze de Dej sont les plus importantes et particulièrement significatives quant aux origines du christianisme daco-romain.

L'examen des caractères typiques de ces authentiques objets chrétiens de Dacie, tel que je l'ai fait dans les pages précédentes, indique clairement la provenance de ces objets et d'où, avec eux, émanaient les pre-

mières exhortations à la croyance chrétienne.

Le triomphe du christianisme dans l'Illyrie entière au IV<sup>e</sup> siècle permet son expansion vers le Nord, au delà des frontières de l'Empire.

Le caractère occidental, latin, du christianisme daco-romain est un second point nettement prouvé, surtout par les découvertes archéologiques. L'influence des importants centres chrétiens d'Italie, tout particulièrement de l'Italie du Nord, sur le développement du christianisme en Illyrie, se reflète dans certains objets de Dacie, tels ceux de Biertan et de Apulum.

Les faits de langue confirment cette orientation du christianisme naissant chez les Daco-Romains. La communauté de langue de cette population et des habitants de l'Empire constitue, et j'appuie sur ce fait, le facteur décisif de la diffusion de la doctrine du Christ au Nord du Danube. Parlant la même langue, ces populations étaient plus aptes à recevoir la nouvelle croyance et c'est ce qui explique la conversion, en un temps relativement court et dans des circonstances de vie peu favorables, d'une population vivant en dehors des frontières de l'Empire. La situation politique, relativement calme établie le long des frontières danubiennes après Constantin-le-Grand, fut un autre facteur qui favorisa l'expansion du christianisme. Les territoires situés sur la rive gauche du Danube, occupés du temps de l'Empereur et sans interruption longtemps après lui, constituaient une excellente base de pénétration dans l'ancienne Dacie, non seulement pour toutes sortes de produits romains mais encore pour les courants d'idées et le culte chrétien. Plus que l'Olténie, la partie méridionale du Banat, grâce à ses voies d'accès, par la région montagneuse vers la Transylvanie, joua, croyons-nous, un rôle important à cet égard<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Faute de recherches systématiques, la domination romaine dans le Banat commençant avec Constantin

Les moyens de diffusion de la doctrine nouvelle, nous les imaginons simples et paisibles. L'évangélisation des Daco-Romains n'eut pas le caractère de conversion en masse, imposée par des chefs politiques et soutenue par des missionnaires officiels. La conversion à la foi nouvelle se fit par le contact direct avec la population chrétienne de l'Empire, par de modestes disciples. Les chroniqueurs de l'époque n'ont pas signalé cet évènement, aussi bien aucun de leurs écrits ne rappellent-ils cette population convertie. Elle n'eut pas d'« apôtre » auquel on put attribuer sa conversion. Sans doute son christianisme revêtait-il une forme simple, populaire, réduite à la connaissance des points fondamentaux greffés sur d'anciennes croyances païennes. Il ne possédait point de fastueux établissements religieux, ni d'organisation ecclésiastique supérieure<sup>1</sup>).

La religion nouvelle enfonça pourtant des racines profondes dans l'âme du peuple. Plus

encore que dans les monuments parvenus jusqu'à nous, la preuve nous en est restée dans le langage du peuple roumain qui jusqu'à nos jours a conservé la forme latine dans les expressions essentielles de ce qui regarde la foi et la vie religieuse.

Par contre les Goths de Transylvanie semblent en être restés au IV<sup>e</sup> siècle, à leurs anciennes croyances. Des tentatives d'évangélisation se firent uniquement chez les Goths du Bas-Danube. La conversion générale de ces Visigoths mêmes se produisit à peine après leur établissement dans l'Empire, en l'an 376<sup>2</sup>).

La première trace de christianisme chez les peuples germains de Transylvanie date du V<sup>e</sup> siècle. C'est dans la seconde partie de ce siècle qu'ils accueilleront le christianisme sous sa forme arienne.

Nous ne savons plus rien du christianisme des Daco-Romains après le IV<sup>e</sup> siècle. En général, les traces archéologiques que

le-Grand est fort peu connue. Il ne manque pourtant pas ici de monuments chrétiens de cette époque:

1. Un anneau chrétien en or découvert en 1841 à *Băile Herculane* (et non pas à Méhadia): I. G. Seidl, *Chronik d. arch. Funde*, I, Wien 1846, p. 32. I. Barnea dans *Revista. ist. rom.*, XIII, 1943, p. 38.

2. Croix en métal blanc, privée d'ornementation, pourvue d'un orifice pour être suspendue. Trouvée en 1895 à *Vârșeq*. B. Milleker, *o. c.*, II, p. 187.

3. Deux petites croix pareilles ont été trouvées à *Dubová* (dép. Timiș-Torontal: B. Milleker, *o. c.*, III, p. 276).

4. Boucle de ceinture avec une croix *quadrata* perforée. Trouvée en 1903 à *Szőreg* dans le dép. Torontal, dans l'angle du Mureș et de la Tissa. Au Musée de Seghedin: *Arch. Ért.*, 24, 1904, p. 192, fig. I et B. Milleker, *o. c.*, III, 1906, p. 290. Des boucles semblables furent découvertes à Sucidava: D. Tudor, *Dacia*, VII—VIII, p. 371, fig. 8 a-c. Sont considérées romaines et datent du IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècle.

D'autres boucles de ceinture du même type se trouvent dans le Musée de Timișoara.

5. Anneau de bronze en forme de croix découvert dans le rivière Caraș: *Tört. és rég. Ért.*, IV, 1888, p. 144. Au Musée du Banat.

6. Un autre anneau de bronze avec une croix est mentionné là aussi provenant de *Scașul Turcesc*, dép. Timiș-Torontal. Au même Musée.

J'ignore si les deux derniers objets sont antiques.

Une lampe d'argile en forme de poisson, sur le côté un monogramme chrétien et une croix, se trouve au Musée du Banat de Timișoara: *Tört. és régészeti Ért.*, IV, 1888, p. 144, B. Milleker, *Délmagyarországi régiségleletei* (Les trouvailles archéologiques en Banat) II, Timișoara 1899, p. 126. Selon B. Milleker, l'objet, donné en 1888 au Musée de Timișoara serait une falsification moderne, d'après une lampe provenant de Rome. Une vérification en est nécessaire (l'objet se trouve toujours au Musée de Timișoara).

<sup>1</sup>) C. Daicoviciu, *Le problème de la continuité*, p. 37 et *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 257. N. Iorga, *Histoires des Roumains*, II, p. 98 sqq.

<sup>2</sup>) Voir notamment J. Zeiller, *Le premier établissement des Goths chrétiens dans l'empire d'Orient*.

l'on pourrait lui attribuer sont plus difficiles à saisir. L'ambiance historique a changé, le contact avec le monde romain du Sud, en pleine transformation, est arrêté.

La population romanisée du Nord du Da-

nube reste isolée et rétrograde vers une vie de plus en plus primitive. La promiscuité avec les Slaves sera décisive pour le christianisme aussi. Une autre vie religieuse organisée théologiquement se superposera au vieux fond latin.

M. MACREA